Revue Multilinguales **Volume:14 / N° : 01 (2026), pp. 1050-1079**

Reçu le 28/11/2025 Accepté le 27/02/2026 Publié le 30/06/2026

LA DIFFUSION ET LA CIRCULATION TERMINOLOGIQUES EN TAMAZIGHT

THE DIFFUSION AND CIRCULATION OF TERMINOLOGY IN TAMAZIGHT

Khoudir OUICHER[*1]
Mustapha TIDJET[2]
Atmane RAHMANI[3]
Mohammed AGAOUA[4]
Farida AMRAR[5]
Hassiba KHERBOUCHE[6]
[1]Centre de recherche en langue et culture amazighes, Algérie
k.ouicher@crlca.dz
[2]Centre de recherche en langue et culture amazighes, Algérie
m.tidjet@crlca.dz
[3]Centre de recherche en langue et culture amazighes, Algérie
a.rahmani@crlca.dz
[4]Centre de recherche en langue et culture amazighes, Algérie
m.agaoua@crlca.dz
[5]Centre de recherche en langue et culture amazighes, Algérie
f.amrar@crlca.dz
[6]Centre de recherche en langue et culture amazighes, Algérie
h.kherbouche@crlca.dz

Résumé

Les travaux récents en terminologie, notamment ceux relevant de la « terminologie aménagiste » telle que définie par Auger, et issus des écoles terminologiques de France, du Québec et de Catalogne, convergent vers une même conclusion : le travail

[*] Auteur correspondant

terminologique s'effectue nécessairement sur le terrain. Cette orientation a donné naissance à plusieurs approches complémentaires, telles que la socioterminologie, la terminométrie, etc. Elles ont en commun de replacer le locuteur et l'usage réel au cœur du processus terminologique. Dans cet article, nous proposons d'examiner les principaux résultats issus de ces recherches internationales sur l'implantation terminologique, tout en accordant une attention particulière au cas du domaine amazigh. Cette mise en perspective a permis de souligner l'importance de la diffusion terminologique, à travers divers vecteurs sociaux, linguistiques et institutionnels, ainsi que d'identifier les mécanismes de circulation des termes entre les usagers. L'objectif final de cette analyse est de contribuer à l'aménagement terminologique en tamazight, en montrant que la réussite de l'implantation passe par une prise en compte des dynamiques sociales, des pratiques langagières et des besoins réels des locuteurs.

Mots-clés : la diffusion, la circulation des termes, l'aménagement terminologique, socioterminologie, l'enseignement de tamazight

Abstract

Recent terminological work, particularly within what Auger defines as "planning terminology", which sprang from the terminology schools of France, Quebec, and Spain (Catalonia) converges on the same conclusion: terminological work is necessarily carried out in the field. This approach has given rise to various approaches, such as socioterminology, terminometry,

socio-ethnoterminology, pragmaterminology, among others. In this paper, we propose to examine and analyze the results of the main studies conducted on terminological implementation on a global scale, with a particular focus on the Amazigh domain. This will highlight the importance of terminological diffusion using these various means, as well as the modalities of circulation of terms between users, with the ultimate goal of ensuring terminological planning.

Keywords: diffusion, circulation of terms, terminological planning, socioterminology, teaching of Tamazight

Les premières tentatives d'aménagement linguistique dans le domaine amazigh datent de l'année 1945 (Achab, 2013 : 57), avec l'introduction de quelques « néologismes » à l'époque, tels que *amaziɣ*. Car il n'existait que chez les Amazighs du Moyen Atlas au Maroc (Chaker, 1996 : 125).

Le premier recours plus systématique aux néologismes, a été réalisé à partir de 1967 par l'Académie berbère[1] à Paris, fondée par un groupe de militants amazighs, parmi lesquels Md Arab Bessaoud (Achab, 2013 : 78). Malgré des moyens limités, elle a pu publier des articles entièrement rédigés en tamazight sur l'histoire, le patrimoine amazigh, la poésie, etc. Même si la plupart des travaux de l'Académie manquent de sources, ils ont

[1] Selon Lionel Galand, cité par Achab (2013 : 78), l'Académie berbère était « plus soucieuse d'action que de science »

néanmoins été vulgarisés à grande échelle, comme les noms des jours de la semaine en tamazight [2].

La même année, en 1967, voit l'émergence des premiers néologismes de *l'Amawal n tmaziɣt tatrart* (Lexique moderne de tamazight) (désormais *MMT*), élaboré par Mouloud Mammeri et publié pour la première fois en 1980. Par ailleurs, les termes de *Tajerrumt n tmaziɣt tatrart* (grammaire moderne de tamazight) (désormais *Tajerrumt*) ont commencé à être introduits et vulgarisés dès 1970, soit avant même la publication de l'ouvrage en 1976 (Achab, 2013 : 92). En effet, *Tajerrumt* est le premier manuel de terminologie spécialisée rédigé entièrement en tamazight[3]. *Tajerrumt* est un premier pont entre l'oralité et l'écrit scientifique en tamazight, notamment en ce qui concerne la néologie. Il a élaboré une liste de 180 termes (Achab, 2013 : 9). Sans compter les 299 mots nouveaux ou ordinaires utilisés dans *Tajerrumt* (Amaoui, 2017 : 88). Parallèlement, le travail sur la terminologie s'accélère dans le monde dans les années 1970, notamment dans le domaine de l'aménagement, mais cette fois-ci avec l'introduction de l'aspect social, notamment en Espagne (Catalogne), au Canada (Québec) et en France, ce qui a donné naissance à la socioterminologie dans la pratique, avant même sa dénomination, car, le terme « socioterminologie » a été

[2] Les jours de semaine en tamazight par ordre du premier jour de travail en Algérie : *acer, arim, aram, ahad, amhad, sem, sed*.

[3] Pour l'histoire, la première terminologie de la grammaire amazighe c'est celle de S. Hanouz 1968, mais hormis sa formation en pharmacie, il n'a pas une formation en grammaire ou en études linguistiques, c'est pour cela qu'elle ne rentre pas dans la morphosyntaxe de tamazight (Amaoui, 2017 : 222-223).

lancé par Y. Gambier en 1986, lors d'un colloque *La fertilisation terminologique dans les langues romaines* (Gaudin, 1993 : 293). Dans le domaine amazigh, c'est récemment que quelques chercheurs ont introduit l'aspect social dans la terminologie. Parmi eux, on trouve A. Berkai, dans son mémoire de magister en 2002, publié en 2007 en France et réédité en 2009 en Algérie, intitulé : *Lexique de la linguistique français-anglais-tamazight*. À partir de ce moment, l'approche sociale de la terminologie commence à s'introduire, notamment dans la méthodologie d'élaboration des termes. Par exemple, dans les travaux de Berkai (2009) et de Boumalk et Nait-Zerrad (2009), on trouve des critères de sélection des termes proches de la socioterminologie, même si celle-ci n'est pas mentionnée, comme le critère pan-amazigh du terme ou la reformulation de quelques termes jugés non adéquats à l'usage social, tels que : *Amgay*, « sujet », dans Berkai (2009), en évitant la tension du « g » pour le rendre euphonique et ne pas le confondre avec *ameggay*, jugé péjoratif[4]. Dans la même approche, Boumalk et Nait-Zerrad (2009) ont même procédé à l'évaluation des termes proposés dans le vocabulaire grammatical conçu par l'IRCAM. Cette orientation vers la socioterminologie est pleinement assumée dans la thèse récente de Y. Djouadi (2025), *Essai d'élaboration d'une terminologie de sociologie en tamazight*, où

[4] « Une fâcheuse expérience a été vécue par un enseignant de *tamazight* en Kabylie. En effet, une de ses élèves a quitté la classe en pleurs, accusant son enseignant de dire des obscénités. Elle concerne le néologisme *ameggay* « sujet grammatical », dans *tajerrumt,* c'est un dérivé en forme de nom d'agent du verbe *eg* « faire », *ameggay* est, logiquement celui qui fait, donc sujet du verbe, choix très judicieux de M. Mammeri » (Tidjet, 1998 : 368).

elle est clairement mobilisée, notamment à travers le critère d'implantation terminologique, défini comme la consécration des néonymes proposés par leur usage spécialisé, voire par leur diffusion dans l'usage général (Djouadi, 2025 : 73).

Le problème de la terminologie amazighe réside dans la circulation sociale des termes de ces terminologies élaborées. Autrement dit, dans leur diffusion et leur usage social. Les questions principales de notre étude sont les suivantes : comment la diffusion sociale se manifeste-t-elle dans le domaine amazigh ? Comment les termes se vulgarisent-ils dans la société en général et l'enseignement en particulier ? Quels sont les moyens nécessaires pour assurer le bon déroulement du processus d'implantation terminologique ?

En effet, l'élaboration rigoureuse d'une terminologie concernant la langue de spécialité ou d'un lexique concernant la langue générale permet de prévenir efficacement les difficultés liées à la circulation et à la diffusion des termes. À l'heure actuelle, il est indéniable que le tamazight souffre d'un déficit manifeste de termes spécialisés, voire même de mots ordinaires utilisés au quotidien. Les emprunts actuels en tamazight utilisés dans la langue générale diffèrent notablement de ceux employés dans le passé. Par exemple, le mot *taberwiḍt*, issu du français *brouette*, n'est reconnaissable que par un locuteur bilingue ou par un spécialiste de la langue. Ce terme a même donné lieu à des dérivés en tamazight, tels que *aberwiḍ* « grande brouette » ou une forme à valeur péjorative, *yesberwiḍ* « quelqu'un qui ne sait pas parler ».

Aujourd'hui, les emprunts sont de plus en plus nombreux, mais ils ne font souvent l'objet d'aucune adaptation morphologique ou phonologique à la structure de la langue amazighe. Des mots comme *magasin, les magasins* ou *magasinier* sont intégrés dans le kabyle contemporain sans adaptation linguistique, ce qui soulève d'importantes problématiques liées à l'intégration linguistique et à l'enrichissement lexical du tamazight.

Dans cet article, nous essayerons de clarifier et de mieux cerner les obstacles qui entravent l'usage terminologique en tamazight, en particulier ceux liés à des termes déjà existants mais utilisés de manière limitée (sans dérivés) ou hésitante (souvent accompagnés d'équivalents en d'autres langues). À cette fin, nous proposons une analyse générale des résultats issus d'enquêtes terminologiques de terrain menées à travers le monde, notamment au Québec, en Catalogne et en France. Ces enquêtes, qui s'appuient majoritairement sur l'approche socioterminologique, offrent des perspectives intéressantes, bien que leur transposition directe au contexte amazigh reste relative, puisque ces travaux ont été conduits dans des sociétés dont les dynamiques sociolinguistiques diffèrent de celles de la société amazighe. Ainsi, notre analyse s'en inspirera de manière critique et comparative, sans pour autant s'y appuyer de façon exclusive.

Si ces enquêtes précédemment citées constituent des références importantes pour notre réflexion, le domaine amazigh dispose également de quelques travaux consacrés à l'approche socioterminologique. Ces études, au nombre de trois, se sont toutes penchées sur la question de l'implantation

terminologique. La première est celle de A. Sadik (2022) réalisée au Maroc, intitulée *Le vocabulaire grammatical amazighe conçu par l'IRCAM est-il implanté dans l'enseignement marocain ?* A travers deux enquêtes socioterminologiques menées dans la région de Souss Massa (Maroc). La seconde étude, menée par A. Berkai (2022), porte sur *l'implantation de la terminologie grammaticale de Mouloud Mammeri*. Enfin, la thèse de doctorat de K. Ouicher (2024), rédigée en tamazight et intitulée *Tazrawt n wuẓu n tesniremt n Umawal n tmaziɣt tatrart n Mulud Mɛemmri* (Étude de l'implantation terminologique de l'Amawal de Mouloud Mammeri), apporte une contribution supplémentaire à ce domaine en proposant une analyse approfondie des mécanismes d'implantation de cette terminologie dans le système éducatif.

1. LA DIFFUSION ? OU LA CIRCULATION SOCIALE DES TERMES ?

La diffusion et la circulation sont deux concepts fondamentaux de la socioterminologie. Il est donc important de considérer la diffusion des termes comme une étape préalable à leur circulation. La diffusion peut donc être considérée comme un processus primordial qui influence la circulation des termes. Selon Gaudin (2005 : 84), la diffusion est la deuxième étape après l'observation. De plus, Hermans (1994), cité par Kim (2017 : 76), définit la diffusion comme un ensemble d'activités visant à porter un mot ou un terme à l'attention d'un public cible et, dans une acception plus large, à promouvoir activement l'usage de ce mot ou de ce terme. La diffusion peut être classée en deux types distincts : la diffusion

macro, qui concerne des stratégies de grande échelle, et la diffusion micro, qui se concentre sur des actions plus limitées.

1.1. La diffusion macro

La diffusion macro désigne un processus de communication qui atteint un large public ou un ensemble d'utilisateurs varié. Cette forme de diffusion ne demande pas de moyens compliqués pour toucher son public, comme le montrent des canaux tels que la radio, la télévision ou la presse écrite. Elle joue un rôle essentiel pour plusieurs raisons. Premièrement, elle pénètre dans tous les foyers grâce à des supports tels que la radio et la télévision, ce qui facilite son accès à une large population. Ensuite, la diffusion de termes par ces canaux génère un phénomène de « mimétisme linguistique » parmi les auditeurs, comme le souligne Corbeil (1990). Ce phénomène est d'autant plus marqué que le journaliste est apprécié et reconnu du public. Dans le cas de tamazight, on peut citer l'exemple du journaliste Chérif Mammeri, une figure populaire, dont l'utilisation du vocabulaire contribue à la diffusion de termes au sein de la société. Les principaux canaux de communication jouent un rôle crucial dans la vulgarisation des termes. Dans le cadre de la normalisation, l'Office de la langue française du Québec définit ces moyens de communication comme des moyens de diffusion massive de l'information (Quirion, 2000 : 162). Cependant, dans le contexte amazigh, cette dynamique présente un paradoxe, notamment en ce qui concerne les néonymes. En effet, les émissions thématiques diffusées n'emploient que rarement des néologismes et les néonymes sont pratiquement quasi absents. Cette situation s'explique par le fait que les invités sont souvent des spécialistes

des domaines[5] traités (médecine, droit, religion, etc.) et que les journalistes manquent d'une expertise suffisante en terminologie amazighe. Cette situation demeure même si, dans certains domaines comme le droit ou l'informatique, des termes existent déjà en tamazight.

1.2. La diffusion micro

La diffusion dite micro se caractérise par un public restreint mais spécifique, ciblant directement les usagers concernés, tels que les inspecteurs de l'éducation de la langue amazighe, les enseignants, les écrivains, etc. Contrairement à la diffusion macro, qui vise un large public, la diffusion micro s'adresse spécifiquement aux utilisateurs de la terminologie amazighe. Dans le cas du tamazight, c'est cette forme de diffusion qui joue un rôle central dans la vulgarisation des termes. En premier lieu, c'est par cette voie que tamazight a pu se diffuser et s'imposer. En second lieu, c'est à travers ce type de diffusion que se créent les occasions concrètes pour l'usage des termes en tamazight, notamment grâce à la présence des spécialistes du domaine et de la terminologie.

[5] Ce phénomène est également observable dans les débats médiatiques menés dans d'autres langues, où des efforts sont généralement déployés pour recourir aux termes spécialisés.

1.2.1. Les formes de diffusion micro dans le domaine amazigh

a. L'enseignement

Dans le champ amazigh, l'enseignement constitue le principal vecteur de diffusion de la terminologie. Ce rôle s'observe particulièrement dans le système éducatif national où la langue tamazight est enseignée et utilisée comme langue d'enseignement. Toutefois, cette dynamique demeure relativement restreinte dans le contexte universitaire. En dehors des départements de langue et culture amazighes (DLCA) des universités de Béjaïa et de Bouira, où l'usage du tamazight prédomine, D'autres institutions, comme le DLCA de Tizi Ouzou, intègrent le français dans l'enseignement de certains modules. De leur côté, le DLCA de Batna ainsi que l'École normale supérieure de Bouzaréah (Alger) adoptent une approche hybride, combinant tamazight, français et arabe selon les modules.

b. La publication en tamazight

La publication en tamazight ne constitue pas uniquement un vecteur de diffusion terminologique ; elle participe également à la vitalité et à la légitimation de cette langue dans l'espace public. En effet, publier en tamazight revient à attester de sa capacité à exprimer des savoirs, des récits et des concepts contemporains, contribuant ainsi à sa pérennisation. Dans cette perspective, la production littéraire (romans, nouvelles), lexicographique (dictionnaires) ou scientifique (mémoires, thèses), joue un rôle central dans la circulation des unités

terminologiques. Tant les auteurs que les lecteurs deviennent alors des médiateurs linguistiques, contribuant à l'appropriation et à la diffusion des termes. Comme le souligne Cabré (1991 : 59) :

> *On ne peut pas oublier que les vrais agents de la terminologie sont ses usagers. Ce sont les usagers qui perçoivent la nécessité dénominative, qui se heurtent au terme emprunté, qui se trouvent devant la lacune dénominative.*

Ainsi, la publication constitue à la fois un acte linguistique, culturel et politique, engageant tamazight dans une dynamique de normalisation et de légitimation sociale.

c. Les rencontres scientifiques : vers un usage actif de la terminologie

Les rencontres scientifiques constituent des espaces privilégiés de réflexion et de débat sur des questions touchant à la fois les spécialistes du domaine, les universitaires, ainsi que les enseignants du secteur de l'éducation nationale. Lors des séminaires organisés, ces échanges d'idées prennent une valeur particulière lorsqu'ils sont conduits en langue tamazight. Dans ce cadre, l'usage effectif du tamazight comme langue de communication académique permet aux participants (chercheurs, enseignants ou locuteurs) de prendre conscience de la richesse terminologique de la langue, tout en contribuant à son actualisation.

Ainsi, la transmission passive de la terminologie, à travers un enseignement purement théorique, demeure insuffisante pour

assurer sa diffusion et son enracinement. L'efficacité de l'aménagement terminologique repose sur des pratiques langagières contextualisées, notamment à travers l'usage réel des termes dans des situations de communication authentiques. C'est dans cette optique que s'inscrit le concept de décloisonnement en didactique, qui plaide pour une ouverture de l'enseignement vers la société, afin de favoriser l'ancrage des apprentissages dans le réel. Dans le contexte de la sociodidactique, Meksem (2007 : 169) explique que :

> *Une perspective du changement a nécessité une stratégie du décloisonnement, là où on distinguait entre les activités de classe : cours de grammaire, orthographe, lexique, conjugaison, tout cela disparaît au profit d'une pratique où tous les éléments sont intégrés dans une démarche cohérente où ils trouvent du sens.*

De même qu'en didactique des langues on encourage la sortie des savoirs hors de la salle de classe, en terminologie, il est nécessaire de faire vivre les termes dans les espaces publics et professionnels. Ce sont ces usages concrets, via les canaux de diffusion mentionnés précédemment, qui permettent aux termes d'être progressivement adoptés et stabilisés au sein de la communauté linguistique.

Dans ce prolongement, émerge la notion de pragmaterminologie. Pour que la terminologie soit adoptée par les apprenants, il est impératif qu'elle soit d'abord mobilisée par les terminologues et les enseignants eux-mêmes. Il serait en effet paradoxal de proposer un enseignement terminologique en tamazight tout en continuant à recourir à des équivalents en d'autres langues. À ce titre, Ouicher (2024) relève que de

nombreux enseignants de tamazight continuent d'utiliser systématiquement des équivalents français ou arabes pour des termes pourtant considérés comme stabilisés depuis longtemps dans la langue, tels que *addad* (état), *asentel* (sujet), ou encore *amyag* (verbe).

Une telle incohérence nuit à la légitimité des termes amazighs et freine considérablement leur diffusion. Dans cette perspective, la pragmaterminologie insiste sur le rôle central de l'usage réel dans le processus terminologique. Comme le souligne Gaudin (2003) : « *la légitimation et la diffusion des unités terminologiques passent nécessairement par leur usage effectif dans des contextes professionnels, sociaux et éducatifs* ».

Autrement dit, ce n'est pas la seule création du terme qui garantit son intégration dans la langue, mais bien son emploi concret par les usagers dans des situations de communication authentiques.

1.3. L'importance de la diffusion

La diffusion constitue l'une des étapes fondamentales dans le processus de circulation sociale de la terminologie. À ce titre, plusieurs spécialistes tels que Corbeil, Auger, Cabré, Depecker ou encore Villa i Moreno soulignent unanimement le rôle central de la diffusion dans tout processus d'aménagement terminologique.

En effet, ce n'est qu'à travers une diffusion efficace que les termes peuvent devenir accessibles au public, circuler socialement, et s'ancrer durablement dans les usages. Villa i

Moreno, cité par Quirion (2012 : 107-108), illustre cette problématique dans une enquête portant sur l'implantation de la terminologie sportive élaborée par Termcat en Catalogne. L'étude, menée dans trois disciplines sportives, révèle que l'une des principales raisons de la non-utilisation de cette terminologie tient à l'ignorance de son existence, tant en ce qui concerne les termes eux-mêmes que l'organisme chargé de leur élaboration (Termcat).

Cette situation démontre que l'absence de diffusion compromet gravement l'efficacité de l'aménagement terminologique, même lorsque celui-ci est institutionnalisé. Ainsi, la diffusion n'est pas une étape secondaire, mais bien une condition préalable à toute circulation et à toute implantation réelle des termes.

On peut illustrer le rôle central de la diffusion dans le processus de gestion terminologique à travers le schéma suivant :

Diffusion → Circulation des termes → Implantation → Aménagement terminologique (normalisation)

Le schéma ci-dessus souligne que la diffusion constitue le point de départ fondamental : en son absence, les termes ne peuvent ni circuler au sein de la société, ni s'implanter durablement dans les usages. Cela compromet l'ensemble du processus d'aménagement terminologique, y compris la phase finale de normalisation.

Par ailleurs, ce schéma met également en évidence que la diffusion est généralement assurée, dans un premier temps, par des acteurs institutionnels ou culturels tels que les

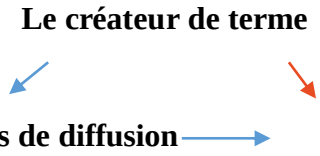
terminologues, les chercheurs, les enseignants, les écrivains, les journalistes ou encore les acteurs sociaux, qui endossent alors le rôle d'agents de diffusion. Ce n'est qu'ensuite que les usagers s'approprient les termes et participent à leur circulation dans la société.

1.4. Les stratégies de la diffusion

Le processus de diffusion terminologique repose sur plusieurs étapes complémentaires qui visent à assurer la circulation et l'appropriation des termes nouvellement créés. Cela implique l'intervention de divers acteurs, chacun jouant un rôle spécifique dans la chaîne de transmission terminologique. Nous commencerons par identifier ces acteurs clés.

1.4.1. La mobilisation des acteurs du processus de diffusion terminologique

La diffusion terminologique ne peut s'opérer efficacement sans la mobilisation de ses acteurs principaux que nous avons synthétisés dans le schéma suivant :



Les trois catégories majeures impliquées dans le processus de diffusion des termes. La première étape repose sur le travail du **créateur des termes**, à savoir le terminologue. Celui-ci peut être soit spécialiste de la langue, soit spécialiste du domaine concerné, et dans l'idéal, la création terminologique résulte

d'une collaboration interdisciplinaire entre les deux. Aujourd'hui, avec l'essor du numérique, des profils techniques tels que les informaticiens s'ajoutent également à ce processus, notamment pour les domaines technoscientifiques.

Une fois les termes créés, la deuxième phase repose sur l'intervention des **agents de diffusion**, parmi lesquels on retrouve les enseignants, les rédacteurs scientifiques, les journalistes, les écrivains, ou encore les acteurs institutionnels et sociaux. Leur rôle est de faire circuler les unités terminologiques dans des contextes accessibles et fonctionnels.

Enfin, la dernière composante du processus est assurée par les **usagers**, parmi lesquels, on retrouve les élèves ou étudiants, les lecteurs, les usagers de la langue qui, à travers l'usage quotidien, contribuent à la circulation sociale et à l'implantation durable des termes.

1.4.2. La création du terme avant la circulation du concept

Comme le dit le proverbe kabyle *iwzan uqbel ifrax* « les grains avant les poussins », il est parfois nécessaire de créer un terme au moment où le concept commence à se diffuser dans une autre société. Cette démarche préventive concerne surtout les langues qui cherchent à anticiper les dénominations existantes dans d'autres langues.

Dans une enquête terminologique, Quirion (2012 : 109) a montré que les termes liés aux nanotechnologies ont été mieux implantés au Québec que les termes automobiles, car ils ont été proposés au moment de la diffusion des concepts, tandis que les

anglicismes freinaient l'adoption des termes automobiles plus anciens.

Cette dynamique de création anticipée se retrouve en tamazight : l'introduction de la langue dans l'enseignement supérieur dès 1990 à Tizi Ouzou et 1991 à Bejaïa, puis dans l'éducation nationale en 1995, a bénéficié de ressources linguistiques déjà disponibles (*Tajerrumt* et *Amawal* de Mammeri), facilitant l'usage uniforme en classe. Un exemple récent est le programme de terminale initié à partir de 2017, qui a introduit l'enseignement de la rhétorique en tamazight, s'appuyant sur le lexique spécialisé de K. Bouamara (2007), ce qui a contribué à limiter les écarts terminologiques entre établissements. Ce cas illustre l'importance d'une planification terminologique préalable pour assurer l'uniformité et la stabilité linguistique dans le système éducatif.

1.4.3. La diffusion d'un seul terme pour un seul concept (l'univocité du terme)

La terminologie classique, développée par Eugen Wüster (1898–1977), fondateur de l'école de Vienne, repose sur le principe fondamental de l'univocité : un seul terme doit désigner un seul concept et inversement. Cette approche rejette toute forme de synonymie ou de variabilité terminologique, au nom de la rigueur scientifique et de la clarté conceptuelle.

Cependant, à partir des années 1970, cette conception a été progressivement remise en question avec l'émergence de nouvelles perspectives en terminologie. L'approche sociale, officialisée par la thèse de doctorat de F. Gaudin (1990),

l'approche culturelle de Diki-Kidiri (2007), et l'ethnoterminologie lancée par Depecker (2013), introduisent une vision plus souple, dynamique et contextualisée du phénomène terminologique. Ces approches prennent en considération la diversité des pratiques langagières, les variations dialectales, les représentations culturelles, ainsi que les enjeux sociolinguistiques liés à l'usage des termes dans différentes communautés.

Ainsi, ces courants mettent en cause l'universalité du principe wüstérien d'univocité, en affirmant que, dans certaines langues et cultures, la pluralité des désignations peut être non seulement inévitable, mais également fonctionnelle et légitime.

Toutefois, ces critiques ne rejettent pas en bloc la pensée de Wüster. Un usage excessif de synonymes reste problématique dans une optique de normalisation terminologique. À ce sujet, Diki-Kidiri (2007 : 17) précise :

> *On peut vouloir conserver deux ou trois synonymes, mais le nombre acceptable de synonymes doit être aussi réduit que possible, car un grand nombre de synonymes nuira à la fiabilité de la dénomination.*

Cette mise en garde souligne la nécessité de trouver un équilibre entre souplesse terminologique et précision conceptuelle, en tenant compte du contexte linguistique et socioculturel dans lequel les termes sont employés.

Un exemple représentatif de cette situation est observé en tamazight, avec le mot *afeggag*. Dans la langue générale, *afeggag* désigne un élément du métier à tisser traditionnel. En

revanche, en grammaire, *afeggag* est utilisé pour désigner un nom sans article défini, autrement dit un radical.

Cette création à partir de la langue générale, bien que contraire[6] au principe d'univocité wüstérien, est justifiée dans ce contexte par la différence du domaine. Elle relève de ce que Ouicher et Berkai (2024 : 667) appellent un néologisme sémantique, c'est-à-dire la réutilisation d'un mot existant avec un nouveau sens spécialisé, sans que cela ne compromette la compréhension dans l'un ou l'autre usage.

2. LA CIRCULATION SOCIALE DES TERMES

On peut définir la circulation terminologique comme l'étape qui précède directement l'implantation des termes, laquelle constitue le but ultime de tout aménagement terminologique, comme le souligne Quirion (2000 : 14).

Dans cette deuxième partie de notre étude, nous chercherons à identifier les variables, selon Quirion (ibid.), qui favorisent ou, au contraire, freinent la circulation et l'implantation des termes.

La circulation terminologique repose principalement sur deux grands types de facteurs :

- Les facteurs linguistiques, tels que : la dérivabilité du terme, sa brièveté, son euphonie, ou encore sa conformité morphologique avec les règles de la langue d'arrivée.

[6] Dans la conception wüstérienne, le principe d'univocité exclut toute ambiguïté et toute interférence avec la langue générale, la terminologie étant conçue comme un système autonome propre aux domaines techniques et scientifiques.

• Les facteurs extralinguistiques ou sociaux, qui relèvent de la dimension socioterminologique. Étant donné que notre approche s'inscrit dans le cadre de la socioterminologie, nous allons maintenant analyser les principales causes ou variables sociales qui influencent la circulation des terminologies en tamazight.

a. Le manque de confiance dans la dénomination en tamazight

L'un des obstacles majeurs à la circulation terminologique en tamazight réside généralement dans l'absence de confiance des locuteurs envers les dénominations propres à leur langue. L'usage constant d'équivalents en arabe ou en français, censés accompagner ou clarifier le terme amazigh, ne favorise en rien sa mémorisation ni son ancrage. Bien au contraire, cette stratégie conduit à une préférence quasi automatique pour les termes étrangers, au détriment de la terminologie amazighe. Selon Quirion (2012 : 102), ce phénomène engendre ce qu'il qualifie d'effets indésirables :

> *La perte progressive de la confiance que les locuteurs entretiennent envers leur langue et sa capacité à dénommer pertinemment les nouvelles réalités, générales ou spécialisées, s'inscrit également dans la liste des effets indésirables. Chez le sujet parlant, un terme étranger peut se voir transférer les qualités de clarté et d'adéquation qui garantissent à ses yeux une communication efficace.*

En conséquence, l'usager s'habitue rapidement aux équivalents dans les langues dominantes, au point de ne plus éprouver le besoin de retenir ni même de remarquer le terme amazigh, même lorsque celui-ci est déjà implanté dans l'usage. Cette

tendance peut aller jusqu'à marginaliser des termes pourtant bien établis tels que *arbib* (adjectif) ou *tawuri* (fonction), qui sont souvent éclipsés par leurs équivalents arabes ou français dans la pratique quotidienne.

b. Le besoin pragmatique

Le besoin de nommer dans langue amazighe, notamment dans des contextes où l'usager est obligé de recourir à la terminologie amazighe. C'est particulièrement le cas dans l'enseignement du tamazight au sein du système éducatif, où l'usage des termes amazighs est requis à l'oral comme à l'écrit.

L'étude menée par Berkai (2022) sur l'implantation terminologique dans *Tajerrumt* de Mouloud Mammeri montre des résultats très significatifs. Sur un total de 102 terme recensé, 92 présentent un coefficient d'implantation supérieur à 0,5/1, ce qui correspond à un taux d'implantation de plus de 90 %.

Cette réussite s'explique notamment par le fait que la majorité des termes de *Tajerrumt* appartiennent au domaine grammatical (conjugaison, syntaxe, etc.), un domaine où les enseignants mobilisent ces termes quotidiennement, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit.

Ce constat est confirmé par Ouicher (2024 : 122) dans sa thèse de doctorat, où il montre que les termes appartenant aux catégories "grammaticale" et "littéraire" sont globalement mieux implantés que ceux qu'il qualifie de "termes ordinaires". Ces derniers, majoritairement utilisés uniquement à l'oral, ne laissent pas de traces tangibles dans les documents écrits, ce qui rend leur implantation plus difficile à mesurer et à stabiliser.

c. La phobie des emprunts

Dans l'usage terminologique amazigh, l'emprunt n'est considéré comme acceptable que s'il est perçu comme universel, c'est-à-dire s'il est utilisé dans plusieurs langues ou reconnu à l'échelle internationale. C'est cette condition implicite qui légitimerait son intégration en tamazight. Cette tendance traduit une attitude défensive, héritée des années 1970, où l'objectif était de démontrer la capacité du tamazight à dénommer les concepts par ses propres ressources, sans recourir aux langues voisines, notamment l'arabe et le français.

Ce positionnement a engendré une véritable phobie des emprunts, particulièrement ceux issus de l'arabe, au profit d'un recours quasi exclusif aux dialectes amazighs. D'après Achab (2013 : 127), sur 1941 unités lexicales et terminologiques recensées : 65 % proviennent du tamahaq (touareg), 10 % du kabyle, 20 % des autres dialectes amazighes (rifain, chaoui, chleuh, etc.), et seulement 5 % de l'arabe. Ces chiffres illustrent une volonté manifeste d'éviter les emprunts arabes, au profit d'une stratégie de réaménagement interne à la langue amazighe.

Pourtant, un paradoxe apparaît : dans les usages réels, notamment à l'oral, les locuteurs continuent d'utiliser massivement les emprunts, notamment arabes et français. La différence réside dans leur absence de légitimation dans l'écrit et les textes officiels, là où la norme tente de les exclure. Ce rejet des emprunts directs a par ailleurs favorisé l'apparition de calques abusifs, issus en particulier de traductions littérales du français vers le kabyle. Comme le montre Tidjet (2016 : 88) :

> *Ces journaux sont souvent non-accessibles [sic] aux amazighophones natifs monolingues. Dans la plupart de*

> *ces écrits, il faut recourir au français pour comprendre un texte en apparence amazigh […] dans des phrases pensées et écrites en français, par des mots amazighs.*

d. la concurrence terminologique *vs* la variation terminologique

Il convient de distinguer la variation terminologique de la concurrence terminologique, bien qu'elles puissent toutes deux aboutir à la coexistence de plusieurs termes pour un même concept.

La variation terminologique est généralement considérée comme un phénomène spontané, résultant de facteurs tels que la géographie, l'âge, le sexe, ou encore les pratiques langagières individuelles. Il n'est pas rare, dans ce cas, qu'un même locuteur utilise plusieurs désignations pour un seul et même concept, en fonction du contexte ou de l'interlocuteur. Par exemple, pour désigner le « subordonné », certains locuteurs emploient le terme *amugil*, d'autres *imsentel*, selon les enseignants. Ces variantes coexistent sans intention d'exclusion, et peuvent même être utilisées par un seul et même locuteur selon la situation.

En revanche, la concurrence terminologique relève d'un processus non spontané. Elle est souvent motivée par des facteurs idéologiques, et se manifeste par une opposition entre des groupes de locuteurs, chacun défendant son propre terme au détriment des autres désignations possibles. À titre d'exemple, pour désigner le « département d'une faculté », certains défendent l'usage de *tasga* à Bejaia et Batna, tandis que d'autres privilégient *agezdu*. Cette opposition n'est pas purement linguistique. Dans ce cas, chaque terme devient l'emblème d'un courant, et leur usage mutuel s'exclut.

Selon Ouicher (2024 : 147-153), cette concurrence se manifeste sous trois formes principales :

- La concurrence lexicale, exemple : département → *agezdu /aɣir/ lwilaya*
- La concurrence morphologique, exemple : linguistique → *utlay / utlayan / amutlay*
- La concurrence sémantique : erreur → *tuccḍa* / *agul* ; inversement, *agul* peut renvoyer à « erreur », tandis que *tuccḍa* est employé pour « faute ».

Toutes les langues du monde rencontrent des obstacles dans leurs processus d'aménagement terminologique. Cependant, les véritables enjeux se révèlent souvent à travers les enquêtes de terrain, qui permettent de confronter la terminologie à la réalité de l'usage. En effet, les difficultés rencontrées ne sont pas exclusivement linguistiques, mais relèvent également de l'ordre socioterminologique. Ainsi, toute enquête terminologique dans le domaine amazigh doit nécessairement adopter une approche sociale, voire culturelle, comme le préconise Diki-Kidiri, mais également une approche communicationnelle, selon Cabré (1998).

En outre, la création terminologique en langue amazighe nécessite un consensus méthodologique, en particulier concernant les schèmes de dérivation. Dans d'autres langues, comme le français, ces schèmes sont largement connus et intégrés même par les locuteurs non spécialistes : *science, scientifique, scientifiquement, scientificité*, etc. Or, ce système est encore peu stabilisé en tamazight. La création

terminologique repose principalement sur les ressources de la langue générale, sans distinctions systématiques ni régularisation morphologique suffisante.

Certes, la langue spécialisée s'enracine dans la langue générale, mais il ne faut pas oublier que c'est cette dernière que maîtrise le mieux l'usager, puisqu'il s'agit de sa langue maternelle. Par exemple, à partir du verbe *ibrik* (être noir), l'usager est capable de produire spontanément un adjectif en plusieurs formes *aberkan, ubrik, amubrik, imibrik*, etc., sans rencontrer de difficultés de compréhension. En revanche, dans la langue spécialisée, il est nécessaire de réduire les variantes pour éviter le chevauchement terminologique. Une solution possible serait d'uniformiser la dérivation adjectivale avec le suffixe ---*an aberkan*, sauf dans certains cas qui exigent des ajustements morphosémantiques : par exemple, pour éviter la confusion entre *tamettant* (mort) et *amettan* (social), on pourrait préférer la forme *anmetti*.

Enfin, l'enseignement de la langue amazighe constitue un levier essentiel dans le processus d'implantation terminologique. C'est dans ce cadre que les termes nouvellement créés trouvent un usage à la fois réel et affectif. Corbeil (1990, p. 79–85) insiste sur l'importance d'un enseignement généralisé pour accompagner toute politique d'aménagement terminologique :

> *La formation initiale et continue, c'est-à-dire : l'enseignement de la langue aux enfants et aux adultes, comme langue maternelle ou langue seconde ; l'enseignement des disciplines spécialisées, dans la langue concernée, à tous les niveaux, de l'école primaire*

> *à l'université [...] enfin, la formation continue du personnel des entreprises privées et des organismes de l'administration, comme moyen d'implantation de la langue comme langue normale de travail.*

Cette citation rappelle que l'implantation terminologique ne peut réussir que si elle s'inscrit dans un dispositif éducatif global, cohérent et étendu, couvrant à la fois les parcours scolaires, universitaires et professionnels. En somme, pour que le tamazight s'affirme comme une langue de savoir et de transmission, et non pas seulement comme un symbole culturel ou folklorique.

BIBLIOGRAPHIE

Achab, R, « L'aménagement du lexique berbère de 1945 à nos jours ». Tizi Ouzou : Achab, 2013.

Amaoui, M, « Le processus de grammaticalisation du kabyle. Thèse de doctorat ». Université de Bejaia, 2017.

Berkai, A. (2009). *Lexique de la linguistique français-anglais-tamazight*. Tizi Ouzou: Achab.

Berkai, A, « Etude de l'implantation de la terminologie de la grammaire de Mouloud Mammeri », *in* La terminologie dans les langues peu dotées : Elaboration, méthodologie et retombées., , IRCAM, Rabat , 2022, pp. 211-226.

Boumalk, A., & Nait Zerrad, K, « Le vocabulaire grammatical », IRCAM, Rabat, 2009.

Cabré, M-T, « Terminologie ou terminologies ? Spécialité linguistique ou domaine interdisciplinaire ? », Meta, 36(1), 1991, pp. 55-63.

Cabré, M. T. (1998). *La terminologie : Théories, méthodes et applications*, (T. d. Humbley, Trad.) Les presses de l'université d'Ottawa.

Chaker, S, « Enseignement du berbère ». Encyclopédie berbère, 1996.

Corbeil, J-C, « Comment orienter l'usage d'une langue » *in* La Lingüística aplicada, noves perspectives - noves professions – noves orientacions. Barcelona: Universitat de Barcelona, Fundació Caixa de pensions, 1990, pp. 79-85.

Diki-Kidiri, M, « Éléments de terminologie culturelle ». Terminologie, culture et société, 2007, pp. 14-25.

Djouadi, Y, « Essai d′élaboration d′une terminologie de sociologie en tamazight », Thèse de doctorat. Université A. Mira, Béjaia, 2025.

Gaudin, F, « Socioterminologie : du signe au sens, construction d'un champ », Meta : journal des traducteurs, 38(2), 1993, pp. 293-301. URL : (http://id.erudit.org/iderudit/002812ar)

Gaudin, F, « La socioterminoiogie. Language », 39(157), 2005, pp. 80-92. doi: (https://doi.org/10.3406/lgge.2005.976)

Kim, M, « Variation terminologique en francophonie. Élaboration d'un modèle d'analyse des facteurs d'implantation terminologique », Thèse de doctorat. Paris IV Sorbonne, 2017.

Meksem, Z, « Pour une sociodidactique de la langue amazighe : approche textuelle », Thèse de doctorat, Université Stendhal, Grenoble III, 2007.

Ouicher, K, « Tazrawt n wuẓu n tesniremt n Umawal n tmaziɣt tatrart n mulud Mɛemmri (Etude de l'implantation terminologique de l'Amawal n tmaziɣt tatrart de Mouloud Mammeri) ». Thèse de doctorat. Université A. Mira, Béjaia, 2024.

Ouicher, K, & Berkai, A, « Imeskilen n wuẓu asnirman di tmaziɣt », Altralang Journal, 2024, pp. 554-571.

Quirion, J, « Aspects évaluatifs de l'implantation terminologique », Thèse de doctorat. Département de linguistique et traduction, Faculté des arts, université de Montréal, 2000.

Quirion, J, « Pour une néologie sociale, in : la néologie en langue de spécialité », *in* Détection, implantation et circulation des nouveaux termes, 2012, pp. 101-120,

Sadik, A, « Le vocabulaire grammatical amazighe conçu par l'IRCAM est-il implanté dans l□'enseignement marocain ? (Esquisse de réponses à travers deux enquêtes socioterminologiques réalisée s dans la région de Souss Massa) », *in* La terminologie dans les langues peu dotées :

Elaboration, méthodologie et retombées, 2022, pp. 227-243. IRCAM, Rabat.

Tidjet, M, « Ebauche d'une étude contrastive : syntagmes kabyles et français » (T. j. Russia, Éd.) revue contrastive linguistics(5), (2016),pp. 87-94. URL : http://journals.uspu.ru/attachments/article/1194/11SL_2016%20Fr.pdf

Tidjet, M, *Polysémie et abstraction dans le lexique amazigh (kabyle)*, Mémoire de Magister, Département de Langue et Culture Amazighes, université A. Mira de Bejaia, 1998.